

PENSÉE ET SUBVERSION DU TEMPS CHEZ MARGUERITE YOURCENAR ET VIRGINIA WOOLF

par Marie-Christine PAILLARD (Clermont-Ferrand I)

« Tout écrivain est fils du Temps » écrit Salah Stétié¹ ; oui, mais certains plus que d'autres, et Marguerite Yourcenar comme Virginia Woolf participent sans nul doute de cette prise en compte obstinée et magistrale des données temporelles, du temps comme matériau romanesque, si essentielle à la littérature du XX^e siècle, et dont l'œuvre de Proust, prise de chacune d'elles, demeure, entre toutes, l'emblème.

Plus précisément, tandis que Virginia Woolf appartient à un courant qui, de Henry James et James Joyce aux tropismes de Nathalie Sarraute, considère comme inextricables la temporalité, la conscience et le langage, la tendance yourcenarienne aux mémoires et à la reconstitution historique s'inscrit dans une tradition qui remonte, sans doute, à Chateaubriand, passe par Gide et Giraudoux pour aboutir, peut-être, aux *Ides de Mars* de Thornton Wilder, aux *Tablettes de buis d'Aprononia Avitia* de Pascal Quignard et, sur un mode ludique, à la trilogie de Calvino. D'un côté, le temps du sujet ; de l'autre, le temps du monde, l'un nourrissant l'autre, sans qu'aucun cloisonnement réhibitoire ne s'instaure jamais entre les deux ; leurs eaux se mêlant, au contraire, dans des œuvres particulièrement significatives de leur imbrication comme *Mémoires d'Hadrien*, autobiographie fictive d'un personnage historique, ou *Orlando*, biographie pseudo-historique d'un personnage de fiction. Nonobstant ces deux exemples synthétiques, la perspective radicalement différente qui préside au traitement du temps dans les deux œuvres n'en constitue pas moins la première difficulté de ce rapprochement – et probablement l'un de ses principaux intérêts –, difficulté qu'il importait de souligner d'emblée.

L'autre est, depuis Saint Augustin, inhérente à tout discours sur le temps : le XI^e livre des *Confessions* jette la suspicion sur toutes les tentatives à venir de définition du temps, et peut-être, les disqualifie par avance en des termes où l'humilité de la créature de Dieu ne masque qu'à peine la déconvenue du philosophe :

¹ Salah STÉTIÉ, *L'Ouvraison*, Paris, José Corti, 1995, p. 75.

Qu'est-ce en effet que le temps ? Qui serait capable de l'expliquer facilement et brièvement ? Qui peut le concevoir, même en pensée, assez nettement pour exprimer par des mots l'idée qu'il s'en fait ? Est-il cependant notion plus familière et plus connue dont nous usions en parlant ? Quand nous en parlons, nous comprenons sans doute ce que nous disons ; nous comprenons aussi, si nous entendons un autre en parler.

Qu'est-ce donc que le temps ? Si personne ne me le demande, je le sais ; mais si on me le demande et que je veuille l'expliquer, je ne le sais plus.²

Les approches distinctes du passé, de l'avenir et du présent qui suivent ce constat d'échec ne s'avèrent pas plus éclairantes, et le chapitre XIV du Livre XI se clôt sur cette affirmation lapidaire : « Si bien que ce qui nous autorise à affirmer que le temps est, c'est qu'il tend à n'être plus ».

Comment donc cerner « ce qui est tout en tendant à n'être plus » dans les œuvres woolfienne et yourcenarienne ? En les replaçant, peut-être, dans une mouvance philosophique qu'elles tendraient à illustrer : tandis que le temps yourcenarien, dévastateur, relève d'une tradition platonicienne, le temps woolfien, donnée intérieure, s'inscrit dans une filiation bergsonienne. À la négativité du premier s'opposeraient donc la plénitude et la richesse du second.

La philosophie platonicienne apparaît dans son ensemble comme un refus du temps, comme un effort pour poser la pensée hors du temps. C'est que le temps se confond avec la vie elle-même, dispersion dans la multiplicité sensible qui détourne l'âme de la contemplation des Idées, de l'essence éternelle du monde. Ravalé au rang de la réalité sensible dont il est indissociable, le temps platonicien n'est que le lieu du paraître et des apparences, du périssable, et en cela disqualifié ; ce qu'illustrent, au début du Livre VII de *La République*, le mythe de la caverne, aussi bien que la célèbre définition du *Timée* qui fait du temps une image mobile de l'éternité immobile, ou encore cette citation extraite du *Parménide* : « [...] n'est-ce pas une nécessité, si une chose est dans le temps, qu'elle devienne toujours plus vieille qu'elle-même ? »³ Au contraire, donc, de l'éternité, une et indivisible, à la contemplation de laquelle doit s'efforcer le sage, le temps porte en lui la finitude, la dégradation et la mort ; et de cette appréhension

² SAINT AUGUSTIN, *Les Confessions*, XI, 14, traduction de Joseph TRABUCCO, Paris, Garnier-Flammarion, 1964, p. 264.

³ PLATON, *Parménide*, traduction d'Émile CHAMBRY, Paris, Garnier-Flammarion, 1967, p. 237.